



# INSOMNIAQUES

**Cie AVANT L'AVERSE**  
**Karima El Kharraze**  
& **Lou Simon**

CRÉATION 2025  
Théâtre documentaire d'objets et de matière  
Tout public à partir de 12 ans





© Marina de Munck

## TOURNÉE

### CRÉATION • ROUEN (76)

CDN de Normandie-Rouen

Théâtre des deux rives

→ 14 au 17 janvier 2025

### • IFS (14)

Le Sablier, Centre national de la marionnette

→ 29 janvier 2025

### • FÉCAMPS (76)

Théâtre Le Passage

→ 31 janvier 2025

### • VENDÔME (41)

L'Hectare, Centre national de la marionnette

→ 2 février 2025

### • CHARTRES (28)

Le OFF - Scènes de Chartres

→ 27 février 2025

### • NANTERRE (92)

FESTIVAL MARTO

Théâtre Bernard Marie Koltès

→ 10 mars 2025

### • CHÂTILLON (92)

FESTIVAL MARTO

Théâtre de Châtillon

→ 11 mars 2025

# DISTRIBUTION

## MISE EN SCÈNE

Lou Simon

## INTERPRÉTATION

Arnold Mensah, Clémentine Pasgrimaud  
& Mariama Diedhiou

## DRAMATURGIE

Karima El Kharraze & Lou Simon

## SCÉNOGRAPHIE

Cerise Guyon

## CRÉATION MUSICALE ET SONORE

Mariama Diedhiou et Thomas Demay

## CRÉATION LUMIÈRE

Romain Le Gall Brachet

## REGARD JEU ET DIRECTION D'ACTEURS

Marion Malenfant

## ADMINISTRATION

Viridiana Ferrière

## DIFFUSION

Mariana Rocha & Xavier Ouzounia

## Théâtre documentaire d'objets et de matière

**Tout public à partir de 12 ans**

**Scolaire à partir de 14 ans**

**Durée : environ 1h20**

## COPRODUCTION

Le Sablier - Centre National de la  
Marionnette à Ifs et Dives sur Mer  
CDN de Normandie-Rouen

Le Passage - Scène conventionnée d'Intêret  
National de Fécamp

ODRADEK/Compagnie Pupella-Noguès-  
LCMC- dans le cadre du dispositif  
compagnonnage,

L'Hectare - territoires vendômois - CNMa  
Théâtre de Chartres, scène conventionnée  
d'intérêt national art et création

Le Tas de Sable - Ches Panses Verte, CNMa  
FACM - PIVO Scène conventionnée Art en  
territoire

37ème Parallèle - Tours

Festival Marto - Hauts de Seine

## Soutiens

La Nef, Manufacture d'utopies – Pantin

Le 37ème Parallèle - Tours

**Avec le soutien** du département de Seine  
Maritime et du département du Val d'Oise

Ce projet a reçu l'aide à la création de la  
DRAC Centre Val de Loire en 2024.

Ce spectacle est soutenu en diffusion par la  
convention Région CVDL.

Onda, ScenOcentre jusqu'en août 2025.

« Le passé vaut en ce qu'il porte de présent et met bas l'avenir. On ne refera pas l'Histoire, mais on doit à celle qui se fait d'en être l'acteur. La bile revient aux morts : il n'y a rien à expier mais tout à combattre.

À l'égard du passé, écrit Simone de Beauvoir dans *Pour une morale de l'ambiguïté*, « aucune action n'est plus possible » : cela fut et rien ne peut être fait. Mais l'on peut « intégrer au patrimoine humain », par les mots, qui manquèrent alors, celles et ceux qui franchirent le temps sans tambour ni trompette. »

*Kanaky, Joseph Andras*

# LA VRAIE HISTOIRE

Laurent, Guillaume et Jean-Louis habitent à Rouen. Laurent est infirmier à l'hôpital de Rouen, Guillaume est éditeur et historien, Jean-Louis est prof d'histoire à la retraite et insomniaque. Jean-Louis dit qu'être professeur d'histoire, c'est avoir raté le concours pour être enquêteur. Laurent travaille de nuit, et il a une lubie : il collectionne des photographies de Rouen pendant la Seconde Guerre mondiale. La Seconde Guerre mondiale, pour eux, c'est d'abord des histoires de famille : le grand père de Guillaume fut prisonnier de guerre, les oncles de Laurent étaient résistants, fusillés par les nazis, et le père de Jean Louis chef de réseau. Tous les trois travaillent ensemble depuis quelques années sur la ville de Rouen pendant la Seconde Guerre mondiale.

Un jour, Laurent trouve sur Internet, dans un des nombreux albums de photos allemands légués par les anciens soldats de la Wehrmacht déployés en France, une photo qui l'interpelle : des hommes noirs en uniforme, à Rouen, dans une charrette.

Il en parle à Jean-Louis et Guillaume ; ensemble, ils se rendent compte que cette photo est liée à un événement dont Laurent n'a lu qu'une ligne ou deux, et que Guillaume et Jean Louis ne connaissent pas du tout : un massacre de Tirailleurs Sénégalais et de civils noirs en 1940.

Pendant les jours qui suivirent le 9 juin 1940, à Rouen, après l'arrivée de l'armée allemande dans la ville, on découvrit des corps, tous antillais ou africains : des Tirailleurs Sénégalais et des civils noirs. Il n'y a pas eu de témoin du massacre, parce que la majorité de la population rouennaise avait fui devant l'arrivée des Allemands. L'événement tomba quasiment dans l'oubli. L'ancien maire de Rouen en parlait dans ses mémoires, d'autres articles aussi, mais les chiffres, les lieux et les informations

différentes. Le travail historique n'avait pas été fait. Peu de certitudes, pas de trace, aucune mémoire.

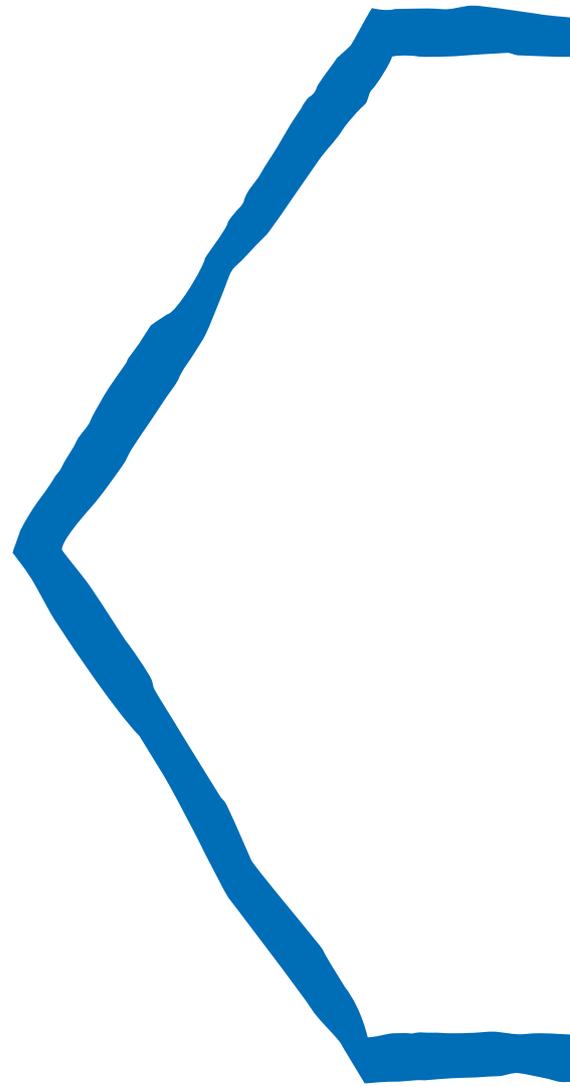
Cette photo permet de ré-enclencher le travail : des hommes sur une charrette, cela s'explique sans aucun doute parce qu'ils sont emmenés pour être mis à mort. Dans les années 40, les soldats de la Wehrmacht ont perpétré en France des dizaines de massacres de Tirailleurs prisonniers de guerre. Le nombre de massacres ne font pas de doute sur les ordres donnés : l'Allemagne nazie théorise l'infériorité des personnes noires et la « honte noire » est profondément imprégnée dans l'esprit des soldats nazis. Cet événement nous fait donc remonter dans le temps : la « honte noire » est née dans les années 1920, suite au traité de Versailles, alors que la Rhénanie est occupée par les forces armées françaises, dont une grande partie de Tirailleurs Sénégalais. Un racisme très virulent s'y développe contre les soldats africains : tout un argumentaire raciste composé d'inventions et d'images que nous connaissons bien. En 1940, le souvenir de cette « honte » se renforce, nourrie des idées nazies. Il va sans dire que si les massacres de 1940 sont nazis, le racisme dont les Noirs font l'objet ne vient pas seulement d'Allemagne, et les représentations des Tirailleurs Sénégalais en France sont empreintes d'images caricaturales qui sont du même ressort.

En 2020, Jean-Louis, Laurent et Guillaume font les premières recherches historiques pour faire la lumière sur cette histoire. Il faut retrouver où était la charrette au moment où a été prise la photo, il faut retrouver le lieu du massacre, il faut comparer les différents récits, il faut aller aux archives, il faut comprendre qui étaient ces hommes, d'où ils venaient, pourquoi ils étaient là. Il faut faire émerger

la complexité de cet événement. C'est toute une enquête. Il y a des obstacles, des péripéties, des détails, des choses que l'on sait, des choses que l'on suppose et des choses dont on ne sait rien. Il y a peut-être ce qu'on va apprendre plus tard, et ce qu'on n'apprendra certainement jamais. Il y a de belles rencontres, des descendants retrouvés, et des élèves de collèges de quartiers populaires qui s'emparent du travail de cette mémoire.

Mon oncle Jean-Louis raconte avec des tournures de phrases, avec des émotions, des anecdotes, des précisions qui m'ont donné envie de raconter à mon tour cette histoire. C'est donc l'histoire de comment on écrit l'Histoire, de comment et pourquoi on crée de la mémoire, de ce dont nous avons hérité et dont nous avons peu de conscience.

Dans l'écriture du spectacle, la fiction nous permet de transformer les personnages de Jean Louis, Guillaume et Laurent, mais nous nous inspirons d'eux.



# NOTE D'INTENTION

Je suis la petite fille de Michel, résistant du réseau Hector dans le Perche et déporté à Mauthausen entre 1943 et 1945. Toute ma famille est impliquée, de près ou de loin, dans le travail de mémoire de la déportation.

J'ai rencontré depuis que je suis toute petite des anciens déportés, des veuves, des enfants de déportés, qui racontent. Des gens toujours très actifs dans la transmission de la mémoire, pour des raisons communes et individuelles, politiques et psychologiques.

L'écoute de ces récits, de ces paroles, est toujours un moment très particulier pour moi. Cela me fait une grande impression, je suis réceptive et en même temps extrêmement active : c'est vivant, c'est dans le présent, c'est comme s'il y avait de la vibration, dans l'air et dans les corps. Parce qu'ils ne ressassent pas : il ne s'agit jamais d'une intention de conserver le passé et le récit du passé tel quel, pour simplement archiver et stocker de l'information. Si archives et traces sont primordiales, si les récits du passé sont au coeur d'une démarche qui leur demande une énergie et un temps énormes, c'est parce que la mémoire est un outil pour le présent.

La mémoire est un travail politique familial, familier pour moi. J'ai grandi avec des récits, des lieux, des objets liés à la Seconde Guerre Mondiale. Mais cette histoire-là, celle des massacres de Tirailleurs Sénégalais par les nazis dans les années 40, je ne la connaissais pas : on ne me l'avait jamais racontée, ni dans ma famille, ni à l'école. Comme si cela ne nous concernait pas. Des historien·nes ont bien entendu travaillé sur les forces coloniales et sur la vague de massacres de 1940, mais cela n'était jamais parvenu à mes oreilles, et à Rouen, rien n'avait été fait.

La constatation de mon ignorance a beaucoup résonné en moi avec les résultats des dernières élections, et la montée de l'extrême-droite fascisante en France et en Europe. Je pense que la mémoire est ce qui nous permet de faire des liens, de faire du sens, de poser des repères, de prendre en compte la complexité du monde dans lequel nous vivons. Avoir la mémoire courte, c'est extrêmement dangereux pour le présent. Et à force de ne pas interroger notre capacité à oublier, nous oublions de regarder les autres dans toute leur humanité.

Je pense que la scène est un lieu propice à questionner, à éclairer : c'est comme un laboratoire où le politique et le sensible peuvent se rejoindre pour mieux penser les zones d'ombres, les zones vers lesquelles nos yeux du quotidien ne daignent pas regarder. Il faut raconter cette histoire parce qu'il faut se demander pourquoi cette mémoire-là n'est pas (suffisamment) transmise ; et dès que cette question surgit en vient une autre : pourquoi cette mémoire nous est-elle nécessaire ? Quel rôle a-t-elle pour construire le présent ? Quels points de repères pose-t-elle ?

Notre spectacle s'inscrira dans la transmission de cette mémoire.

# PROPOS

## De quoi hérite-t-on ?

L'événement que l'on raconte est une porte d'entrée vers de multiples champs d'études politiques, philosophiques et anthropologiques : c'est parce qu'il est au croisement de multiples questions actuelles qu'il nous intéresse. À l'heure où l'on se permet de déboulonner les statues, de critiquer les manières dominantes d'écrire l'Histoire, de changer nos repères culturels et collectifs, l'histoire de ce massacre ne resurgit pas par hasard : il s'agit d'étudier les faits mais pas seulement, il s'agit d'intégrer dans notre mémoire collective des événements que nous avons, pour diverses raisons, mis à part.

À travers cette histoire, ce sont les raisons du massacre que nous voulons raconter, et les raisons de son oubli. Le racisme est un phénomène qui se transmet par des récits, à travers les âges et les frontières, et dont on peut retracer l'évolution. Le massacre rouennais du 9 juin 1940 nous interpelle parce qu'il est un exemple de la construction historique du racisme, et son oubli, un signe du déni de notre passé colonial : il nous permettra de nous questionner sur la manière dont, au fil des ans, voire au fil des siècles, nous avons construit des catégories raciales, hiérarchisées dans un système de domination dont nous sommes, aujourd'hui, les héritier·es. Et pourtant, comment pouvons-nous en prendre conscience, accéder à des outils pour le déconstruire, tant que l'oubli de notre histoire coloniale est le mot d'ordre assumé de beaucoup de personnes ayant une tribune publique importante ? C'est cette question de l'héritage que nous voulons soulever aujourd'hui. Notre démarche est donc politique, et veut s'inscrire dans le travail militant de la mémoire de nos passés coloniaux.

L'histoire que nous racontons est donc un objet d'étude. Mais pas seulement. Parce qu'il y a ce que nous savons : les faits historiques et l'enquête qui a été menée sur ces faits historiques. Et puis il y a aussi ce qui échappe et échappera, sans doute pour toujours, à cette enquête. Parce que l'oubli se traduit aussi par une incapacité à raconter plus que ça : la plupart des personnes tuées pendant le massacre sont anonymes. Il n'y a pas de nom, pas d'histoire, pas (ou presque pas) de familles sur place qui auraient pu raconter leur histoire. Contrairement à mon grand-père, que l'on a nommé, cité, dont on a raconté la vie et la mort, les personnes mortes pendant le massacre à Rouen n'ont pas d'autre existence à nos yeux présents que leur nom, ou l'absence de nom qui indique que quelqu'un a vécu et est mort là-bas. Est-ce qu'un plateau de théâtre peut accueillir ce vide-là ? Est-ce que le langage de l'objet peut raconter cet oubli, cette absence d'histoire ?

# DRAMATURGIE DOCUMENTAIRE

L'écriture du spectacle est pensée comme un empilement de couches, de paroles sédimentées qu'on l'on découvre pallier par pallier. Nous avons trois grandes « couches » qui s'entremêlent les unes aux autres : celle du présent de l'événement le 9 juin 1940, à laquelle on accède grâce à la couche de l'enquête qui est menée par deux amis habitant Rouen, et la couche « supérieure », celle qui contient les autres, est celle du présent de la rencontre avec les spectateurices, où l'on entend les voix de deux autres personnages, Arnold et Clémentine.

Les enquêteur·ices sont des personnages inspirés de Jean-Louis, Laurent et Guillaume. Ce sont deux ami·es, Michel, prof d'histoire à la retraite, et Flora, infirmière de nuit. Michel a des neveux : Arnold et Clémentine. Depuis qu'ils ont mené cette enquête sur le massacre et écrit un livre, Michel et Flora n'arrivent pas à dormir. Ils racontent leur histoire à Arnold et Clémentine lors d'une réunion de famille, ce qui a pour effet de leur permettre de mieux dormir, contrairement à Clémentine et Arnold, qui deviennent encore plus insomniaques. C'est donc pour cette raison que ces derniers vont à la rencontre des spectateur·ices : ils pensent qu'en transmettant à leur tour cette histoire, ils vont pouvoir mieux dormir. Avec eux au plateau cohabite une présence fantômatique, d'abord mystérieuse, qui s'exprime en musique percussive, et qui finira par prendre la parole en nous révélant son identité.

Comment rapporter les paroles ? Notre processus dramaturgique est documentaire : nous avons récolté des témoignages, nous sommes allés sur les lieux, nous avons enquêté sur l'enquête. Nous travaillons à partir de ces paroles réelles, c'est la matière première de l'écriture du spectacle. Et ce qui était d'abord pour toute l'équipe un processus de création est devenu une quête : nous avons poursuivi l'enquête de Michel et Flora en allant chercher la parole de celles et ceux qui n'ont pas eu la place de s'exprimer : celle des descendants, qui sont directement concernées par le massacre. C'est ce qu'Arnold et Clémentine raconteront.

L'histoire du massacre est faite de miettes de certitudes qui s'organisent autour d'une grande absence des traces. Ces trous et ces vides, conséquences d'une volonté d'effacement de nos histoire coloniale, doivent être rendus visibles, et peuvent devenir des endroits où la fiction prend le relais sur les faits. La fiction, au service de ce que les morts auraient peut-être voulu dire aux vivants, sera pour nous un de nos outils dramaturgiques.

« Moi, j'avais cherché, mais aux archives militaires. Il y a rien, parce que c'était pas des militaires. Et là, aux archives du CHU, je tombe sur ... le survivant. C'était génial. Parce que là il y avait des descriptions, de comment il était blessé, de quel jour il était rentré à l'hôpital - le même jour - et comment, quand est-ce qu'il en est sorti, etc. Et il y avait son nom, mal orthographié, parce qu'ils avaient confondu le prénom et une partie du nom. Or si on remet ensemble, grosso modo il s'appelle Gustave, son vrai prénom c'est Gustave, et puis là dans le registre il y a marqué, prénom « Gustave Djan », nom « Diomandé », et en fait c'est « Djan Diomandé ». Et « Djan Diomandé » aujourd'hui il n'y en a pas beaucoup, contrairement aux « Diomandé ». Donc j'ai cherché « Djan Diomandé » sur Internet. Et ils sont tous à Paris, et ils sont tous plus ou moins en lien les uns avec les autres. Je pense que j'ai peut-être retrouvé sa famille sur Internet. Sur Facebook, tout ça on arrive à retrouver... Les pages jaunes ça sert à rien, maintenant c'est sur Facebook qu'il faut chercher. Ouais c'est un peu enquête de police quand même. »

**Extrait de la retranscription de l'entretien avec Guillaume Lemaitre**

# ESPACE ET LANGAGE SCÉNIQUE

Comment traduire visuellement l'enquête historique ? Comment métaphoriser l'oubli ? Le choix de la technique marionnettique n'est pas encore formulé, mais c'est à partir des codes du théâtre d'objet, de matière et/ou de papier que nous développerons le langage scénique.

Raconter le passé, donner corps et vie aux morts, représenter les lieux où ils ont marché : c'est ce en quoi le langage marionnettique nous semble propice à l'incarnation et à la mise en scène de ces événements - le massacre, l'enquête. Mais aussi et surtout, les objets, investis d'un pouvoir métaphorique et symbolique, rendent concret visuellement tout ce que cette histoire a d'impalpable : l'oubli, l'absence, la recherche. L'objet marionnettique, par la richesse des relations qu'il entretient avec la narration, permet de tresser ensemble, avec une grande évidence, le passé et le présent.

Le travail de la scénographie aura le premier rôle dans la mise en image de cette histoire : nous voulons penser tout l'espace et son évolution comme une marionnette. C'est de la construction de l'espace que naîtront les images marionnettiques. La réflexion sur la scénographie nous conduit pour le moment à une hypothèse : celle du sol, des couches ; de la reconstitution des lieux dans une sorte de maquette, à travers laquelle les sols successifs dévoileraient ce qui est tapi, sous nos yeux, invisible, oublié mais présent en nous. Cette image est liée à de multiples notions que nous voulons explorer : le dessous et le dessus, le souterrain et la surface, chercher, creuser, poser des repères, découvrir, déconstruire, reparcourir. Le plateau, point de jonction entre composition plastique et incarnation théâtrale, doit devenir l'espace de l'enquête, d'où puissent surgir les lieux et les temps passés.



# COMPAGNIE AVANT L'AVERSE

En juin 2020, la compagnie Avant l'Averse est née de l'envie de raconter des fragments de réel avec des outils marionnettiques. Le travail s'organise autour de la scène comme lieu propice à observer les manières dont le monde est habité, construit, pensé. Nous aimons parler des endroits où se rencontrent le quotidien, le politique et le philosophique. Le processus de création est proche du théâtre documentaire : il s'agit de laisser la place à un éclat du réel, pour pouvoir le regarder avec d'autres yeux que ceux du quotidien. Dans la compagnie Avant l'Averse, le langage marionnettique est revendiqué comme choix d'expression principal : la mise en scène se crée à partir de l'image scénique, de l'inanimé, de l'objet, de la matière en mouvement.

Nous tendons à toucher tous les publics. Un premier spectacle sur les drones militaires, *Sans humain à l'intérieur*, a été créé en septembre 2021 au Festival Mondial des Théâtres de Marionnettes à Charleville Mézières. Pour cette première création, nous avons été accompagnés par le Théâtre aux Mains Nues (Paris 20ème) en compagnonnage de 2018 à 2020, puis par le dispositif de la Couveuse à l'Hectare, depuis Centre National de la Marionnette) entre 2020 et 2022. Ce spectacle est soutenu entre juillet 2023 et août 2025 par le dispositif Onda/Scenocentre/Région Centre Val de Loire pour la diffusion.

## Lou SIMON

METTEUSE EN SCÈNE

Née en 1992, Lou Simon est marionnettiste, metteuse en scène, interprète et constructrice. En 2009 elle rencontre les chorégraphes Nathalie Tissot et Pierre Doussaint. Le travail avec leur compagnie « les Acharnés » lui fait sentir la nécessité de la scène et du spectacle vivant. Plus tard, parmi les enseignements que Lou croise au cours de sa formation littéraire et théâtrale à Paris, la marionnette retient son attention. Elle suit la formation annuelle de l'acteur marionnettiste au Théâtre aux Mains Nues avant d'être reçue à l'ESNAM. Lou Simon a notamment travaillé avec Bérangère Vantusso, la compagnie les Maladroits et Élise Chatauret. Elle est interprète pour *Chantier Parades*, de Kristina Dementieva. Au coeur de ses envies artistiques, la mise en scène tient une grande place : elle collabore régulièrement, comme metteuse en scène et regard extérieur avec différentes compagnies, par exemple avec Kristina Dementieva, Pierre Dupont, ou Zoé Grossot, avec qui elle co-crée *En avant toutes*. Elle fonde la compagnie Avant l'Averse et crée en 2021 son premier spectacle *Sans humain à l'intérieur*, actuellement en tournée.

## Karima El Kharraze

DRAMATURGE

Autrice et metteuse en scène de théâtre, Karima El Kharraze se forme en littérature comparée et en arts du spectacle en France et en Allemagne. Depuis 2012, elle fait des allers-retours entre le Maroc et la France pour explorer les échos entre histoire de l'immigration et colonisation à travers des spectacles comme *Arable* (Editions du Cygne), ou *Madame Flyna* (Editions des Lisières). Elle participe à la création et aux réflexions du collectif Décoloniser les arts. Elle adapte pour le théâtre *Le Coeur est un chasseur solitaire* de Carson McCullers avec le soutien de la Chartreuse-CNES et du Ministère de la Culture. Elle co-écrit la lecture-spectacle *Soeurs* avec les autrices Penda Diouf et Marine Bachelot Nguyen. Elle co-écrit avec Christelle Harbonn *Le Sel* et donne régulièrement des ateliers dans différents contextes. Elle a bénéficié d'une résidence d'écriture avec la Comédie de Valence dont le texte *Commun·e·s* sera publié début 2023.

# Arnold MENSAH

INTERPRÈTE

Après deux années passées au Conservatoire de Plaisir (78) avec Nathalie Bécue-Prader, Arnold Mensah quitte les Yvelines pour se former aux lettres et aux études théâtrales en hypokhâgne puis en khâgne au Lycée Lakanal (Sceaux). Il apparaît à l'écran de cinéma pour la première fois en 2011 dans *Carré Blanc* de JB Leonetti, et sur les planches de théâtre en 2013 dans *Tendre et cruel* par Brigitte Jaques-Wajeman. Admis au Capes de Lettres en 2014. Il valide l'année suivante une Attestation d'Études Théâtrales au terme de trois années passées au Conservatoire du XIV<sup>e</sup> arrondissement de Paris. C'est là qu'il s'est formé au chant et à la pratique somatique avec Nadia Vadori-Gauthier. Il est admis à l'École Nationale Supérieure d'Art Dramatique du Théâtre National de Bretagne pour une durée de trois ans. C'est au cours de sa dernière année dans cette école qu'il rencontre notamment Martin Bouligand, Ronan Rouanet et Nikita Faulon, camarades de promotion et futur.e.s collègues. Depuis sa sortie, il joue notamment avec Marine Bachelot Nguyen, Lena Paugam, Dieudonné Niangouna, Robyn Orlin, Gwenola Lefeuvre qu'il assiste à la mise en scène.

# Clémentine PASGRIMAUD

INTERPRÈTE

Nantaise, la comédienne et danseuse professionnelle Clémentine Pasgrimaud, est un produit pur petit beurre L.U, élevée au sel de Guerande et au cidre Kerissac. Formée au Conservatoire Dramatique de Nantes puis dans la formation professionnelle « vers un acteur pluriel » au Théâtre de l'Acte- Le Ring à Toulouse, elle a le goût pour une approche créative au pluriel où le corps est un médium central de l'expression de sa sensibilité. Artiste plurielle, elle se forme au théâtre d'objet, à la marionnette, à la danse et au théâtre auprès de nombreux artistes tels que Kaori Ito, Yoann Bourgeois, la Cie Maguy Marin, la cie G.Bistaki, Eric de Saria (Cie Philippe Genty), Yannick Pasgrimaud, la cie Les Maladroits, Loic Touzé et bien d'autres. Axant son travail autour de ce point de rencontre entre la danse et le théâtre, elle développe une écriture chorégraphique intuitive et théâtrale. Le corps comme un langage poétique devient pour elle une langue universelle. Elle travaille pour des compagnies de danse, de théâtre et de rue tels que la cie Nomorpa, la cie Nour, la cie Les Maladroits, le Group Berthe et le Catch de dessinateurs à moustaches.

## Cerise GUYON

SCÉNOGRAPHE ET CUSTOMIÈRE

Après l'obtention d'un BTS Design d'espace, Cerise Guyon intègre l'université Paris III-Sorbonne Nouvelle pour une licence d'Études Théâtrales, obtenue en 2010. Elle intègre ensuite l'ENSATT. En parallèle à cette formation, elle se forme à la marionnette à travers des stages avec Bérangère Vantusso, Einat Landais, Johanny Bert... Elle complète cet apprentissage en suivant la formation mensuelle de l'acteur marionnettiste au Théâtre aux Mains Nues en 2016. En tant que scénographe, elle collabore avec divers metteurs en scène : Jeremy Ridel, Daniel Monino, Astrid Bayiha, ou avec le collectif La Grande Tablée. Elle croise ses deux savoir-faire en réalisant la scénographie et les marionnettes de spectacles avec Alan Payon ou Jurate Trimakaite, Bérangère Vantusso, Audrey Bonnefoy. Elle construit également des marionnettes, notamment avec Einat Landais, avec qui elle collabore pour les spectacles de Bérangère Vantusso, Narguess Majd, Johanny Bert... Elle a également été assistante à la mise en scène auprès de Bérangère Vantusso et de Robert Wilson..

## Mariama DIEDHOU

MUSICIENNE PERCUSSIONNISTE

Artiste pluridisciplinaire (danseuse, interprète, chorégraphe et musicienne), Mariama Diedhiou s'est illustrée en chorégraphiant les danses d'Afrique de l'Ouest (Guinée, Sénégal) et du Brésil. Après une formation dans différentes disciplines (contemporain, jazz, classique), elle fut l'élève de Doudou N'Diaye Rose Junior et Yama Diouf. Par la suite, elle intègre en 2010 la compagnie Difekako auprès de Chantal Loïal, où sont interprétées des danses africaines et guadeloupéennes, sous un prisme contemporain. Parallèlement, elle travaille avec Max Diakok, directeur artistique de la compagnie Boukoussou sur deux créations : *Poulbwa* et *Waka Douvan Jou*. De fil en aiguille, la musique prend une place importante dans ses créations, en complément de la danse. Elle est désormais musicienne pour les groupes Zalindé et la fanfare afroféministe 30 nuances de noires. Par ses différentes expériences de la scène, elle a appréhendé celle-ci sous tous ses angles et est devenue une interprète accomplie. Son écriture chorégraphique, métissée, se distingue par une grande ouverture sur le monde. Celle-ci s'est illustrée notamment dans sa première pièce chorégraphique intitulée *Ibe et Edji ou les cauris sacrés*, conte dansé pour enfants. Elle monte la compagnie Adjamat en 2022.

# Romain LE GALL BRACHET

CRÉATEUR LUMIÈRE

Diplômé du DMA régie lumière de Nantes, Romain Le Gall Brachet travaille pour des théâtres et compagnies de Loire Atlantique avant de rejoindre en 2011 l'équipe du Théâtre aux Mains Nues. Il y découvre l'art de la marionnette et des formes animées et son travail d'éclairagiste se spécialise dans ce sens. Il devient formateur au sein de l'équipe pédagogique de l'école de l'acteur marionnettiste du Théâtre aux Mains Nues et anime également des ateliers sur l'ombre et la lumière. Parallèlement il co-fonde le Collectif NAPEN, qui crée son premier spectacle *Comment pourraient-ils faire?* en 2012. Il participe avec le NAPEN à plusieurs actions culturelles à destination des écoles et des collèges qu'il anime comme enseignant marionnettiste. Il quitte le Théâtre aux Mains Nues en 2017 et prend part à des créations en danse, théâtre et majoritairement en théâtre de marionnettes comme éclairagiste, technicien son, régisseur général et, parfois, comme comédien.

# Thomas DEMAY

CONCEPTEUR SONORE

Formé à l'Ecole Nationale de Musique et de Danse de Charleville-Mézières, il se plonge dans l'univers de la musique électronique et de la création sonore environnementale à 10 ans. Il était beatmaker au sein du groupe de hip-hop LSKpad, avec lequel il travaille avec plusieurs machines de looping. Il travaille avec les élèves de l'ESNAM de Charleville-Mézières pour leurs solos de troisième année. Il a également participé à la création musicale d'"Histoires d'Ernesto", de Sylvain Maurice. Il a travaillé avec Yeung Fai en tant que créateur sonore et régisseur sur le spectacle "Frontières", et en tant que créateur sonore, régisseur plateau sur le spectacle "Teahouse". Il a composé l'écriture sonore et est régisseur son & lumières de "A travers la Cerisaie" de la compagnie ZAI. Il a travaillé sur la composition musicale de « La mort je n'y crois pas », « Krytis » de Juraté Trimakaité, et plus récemment « Spastaï/Pièges » de Jurate Trimakaité, « #HUMAINS » de la compagnie Glitch, "Face au Mur" de la compagnie Index, et "L'Imposture" de la compagnie BIG UP.

# CONTACTS

## • COMPAGNIE AVANT L'AVERSE

### Artistique

compagnie@avantlaverse.com

### Administratif

administration@avantlaverse.com

### Diffusion et production

diffusion@avantlaverse.com

## • PRODUCTION DÉLÉGUÉE CDN DE NORMANDIE-ROUEN

### DIRECTION DE PRODUCTION

#### Antoine Pitel

+33 (0)6 45 68 11 29

antoine.pitel@cdn-normandierouen.fr

### RESPONSABLE DE DÉVELOPPEMENT & DE DIFFUSION

#### Sarah Valin

+33 (0)7 49 02 56 65

sarah.valin@cdn-normandierouen.fr

### CHARGÉE DE PRODUCTION

#### Romane Marilleaud

+33 (0)6 23 87 71 76

romane.marilleaud@  
cdn-normandierouen.fr

### ATTACHÉ DE PRODUCTION

#### Florent Simon

+33 (0)6 20 17 84 44

florent.simon@cdn-normandierouen.fr

## • PRESSE NATIONALE

### AGENCE ZEF

#### Isabelle Muraour

06 18 46 67 37

contact@zef-bureau.fr

#### Clarisse Gourmelon

06 32 63 60 57

clarisse@zef-bureau.fr

## • PRESSE REGIONALE

### Raphaël Parés

06 26 25 64 51

raphael.pares@cdnnormandierouen.fr

### Florent Paillart

07 69 47 81 36

florent.paillart@cdn-normandierouen.fr



**CENTRE DRAMATIQUE  
NATIONAL DE NORMANDIE  
- ROUEN les ANGES  
AU PLAFOND**



